



Fig. 1
Gustave COURBET
La Vague
1870
Huile sur toile, 1,17 x 1,60 m.
Inv. RF213
Paris, musée d'Orsay.



Fig. 2
Gustave COURBET
La mer à Trouville
Huile sur toile, 0,74 x 0,93 m.
Inv. D.52.2.1
Musée Paul Valéry, Sète.

Le bord de mer à Palavas

Gustave COURBET

Ornans 1819 – Tour-de-Peilz 1877

Huile sur toile, 0,37 x 0,4 m. S.b.d. : G. Courbet 54. Inv. 868.1.24. Montpellier, musée Fabre, don Bruyas 1868.



Commandé par Bruyas, ce tableau a été peint lors du premier séjour de l'artiste à Montpellier. Paradoxalement, de ce petit tableau, ressortent puissance et monumentalité. Dépouillé de tout détail anecdotique, seule la silhouette de l'artiste saluant la mer, vient rompre l'horizontalité omniprésente des lignes de composition, plage, mer, ciel. Baignant sa « petite mer », comme il l'appelle, d'une intense lumière, le peintre se livre au plaisir de la couleur, nuances infinies des camaïeux de bleus, de beige et de la matière étalée au couteau, révélant une modernité qui annonce l'abstraction.

« De même que Dieu a tiré le ciel et la terre du néant, de même Courbet tire ses marines de rien ou presque rien : trois tons sur sa palette, trois coups de brosse, comme il sait les donner, et voilà une mer et un ciel infini ! Prodigieux ! » 1867, Gilbert Randon, in *Le Journal Amusant*.

Pour le peintre franc-comtois, les paysages languedociens et la mer Méditerranée, avec leurs ciels si vastes et lumineux, leurs étendues planes et nues, sont une révélation.

Toutefois, au-delà de la découverte et de l'observation réaliste du paysage, plus que le rendu, c'est le lyrisme de la scène, dans ce salut exalté de Courbet à la mer, qui donne sa force au tableau. C'est cette dimension romantique que l'on retrouvera dans la magistrale série des *Vagues* (1869 – 1870, fig. 1), où se concrétise son admiration pour Victor Hugo.

Il faut retenir encore de ce petit format, « paysage de mer » et non « marine » traditionnelle, comme s'en défendait Courbet, qu'il inspira Whistler (1865) rencontré à Trouville (fig. 2), et qu'à travers l'observation de ce ciel immense, il rejoint les préoccupations de Boudin, rencontré à la ferme Saint Siméon près d'Honfleur (1859), et au-delà, celles des Impressionnistes.



Gustave COURBET
Le pont d'Ambrussum
 Papier maroufflé sur bois, 0,48 x 0,63 m.
 S.b.g. : G.C.
 Inscription au dos de la main de François Sabatier : commandé à l'artiste en 1857.
 Inv. 892.4.1.
 Montpellier, musée Fabre, legs Sabatier 1892.



Gustave COURBET
La tour de Farges
 Huile sur carton, 0,48 x 0,63 m.
 S.b.d. : G.C.
 Inv. 98.5.1.
 Montpellier, musée Fabre, legs Sabatier d'Espeyran, 1998.
 (Hôtel de Cabrières Sabatier d'Espeyran).

Gustave COURBET
Les étangs à Palavas
 1857
 Huile sur toile, 0,38 x 0,46 m.
 S.b.g. : G.C.
 Inv. 897.1.8.
 Montpellier, musée Fabre, legs Anterrieu 1897.



Ces trois tableaux, qui n'ont pas la portée symbolique du *Bord de mer à Palavas*, rendent plus précisément compte du Courbet paysagiste, enthousiasmé par le plaisir de revenir dans une région qu'il a découverte trois ans plus tôt.

En effet, lors de son second séjour à Montpellier, Courbet ne réside plus chez son mécène Bruyas, mais à la Tour de Farges, près de Lunel-Viel, chez François Sabatier, républicain et sympathisant fouriériste qui partageait sa vie entre Montpellier et Florence.

Ce sera pour lui l'occasion de fixer quelques vues des environs, lors d'excursions sur le site romain d'Ambrussum, ou en compagnie de son ami Auguste Fajon, ancien trésorier de la société des arts de Montpellier, aux Cabanes à Palavas.

Souvent esquissés sur le motif, comme le laisse présumer la nature fragile de certains supports, ces paysages, dépouillés de toute présence humaine, montrent que Courbet se consacre, en préimpressionniste, à l'étude de la nature, à rendre l'atmosphère de ses vastes cieux plus ou moins limpides, ou la surface mouvante des eaux du Vidourle.